

BULLETIN
DE L'ASSOCIATION AMICALE
DES ANCIENS ÉLÈVES
DU COLLÈGE NATIONAL HENRI IV
DE BERGERAC

Fondée le 29 novembre 1909
Reconnue d'utilité publique par décret du 26 juin 1941

N° XXIX



48^e ANNÉE
1957

APPEL DU TRÉSORIER

Il est instamment demandé aux camarades de ne pas tarder à effectuer leurs versements, qui s'élèvent à 300 fr. (cotisation 50 fr. + Bulletin 250 fr.). Seuls les souscripteurs perpétuels ne doivent que le prix du bulletin, soit 250 fr. Les sociétaires bergeracois qui ne pourront assister à l'Assemblée générale sont priés de payer par mandat-chèque pour faciliter la tâche du Trésorier, M. Jean BARTHE, professeur, n° 3, rue de Coulmiers, à Bergerac. Il est rappelé que les chèques postaux doivent être émis au nom de :

*Association Amicale des Anciens Elèves
du Collège Henri IV de Bergerac
C/C Postal Limoges n° 367-52*

ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DU COLLÈGE NATIONAL HENRI IV DE BERGERAC

SECRETARIAT GÉNÉRAL

ROBERT COQ
103, RUE VALETTE, 103
BERGERAC
(DORDOGNE)

Bergerac, le novembre 1957

Mon cher camarade,

La fête annuelle de l'Association est fixée au dimanche 24 novembre.

Elle sera présidée par notre camarade Jean-Paul Chaumel, directeur des Contributions directes et du Cadastre du département de la Gironde, licencié en droit, chevalier de la Légion d'honneur.

Le matin, à 10 heures 30, l'Assemblée générale statutaire se tiendra dans la classe d'histoire, au Collège, rue Lakanal.

On trouvera au verso le détail de l'ordre du jour avec un pouvoir permettant à ceux qui ne pourront pas se déplacer d'exprimer leur vote. Ils voudront bien remplir, signer et envoyer d'urgence cette formule afin d'être régulièrement représentés.

Après l'Assemblée générale, nous irons nous incliner devant le monument élevé à la mémoire de Georges Augiéras et à la gloire de nos camarades Morts pour la France.

A l'issue de cette cérémonie, à midi, le banquet traditionnel sera servi à l'hôtel de Bordeaux, n° 38, place Gambetta, à Bergerac (téléphone 118).

L'ensemble total des frais sera de 1.200 francs au maximum pour chaque participant.

Si, comme je l'espère, vous êtes désireux de venir, faites-vous inscrire, je vous prie, le plus tôt possible et obligatoirement avant le samedi 16 novembre.

Dans l'espoir de vous rencontrer bientôt, croyez, mon cher Camarade, à l'expression de mon fidèle dévouement.

Le Président :

Docteur Pierre ROUSSEAU

NOTA. — Selon l'usage, en dehors de la perception habituelle des cotisations, il ne sera fait aucune collecte. Conformément au vœu de l'Assemblée générale, les discours du banquet sont limités à trois : ceux de l'élève, du Président de l'Association et du Président du banquet.

Le vin des camarades sera le bienvenu pour apaiser les soucis de notre cher Trésorier et pour faciliter la tâche d'André Delpérier et de Georges Brassem, chargés de décorer nos tables des fines bouteilles qui compléteront le menu.

VOIR AU VERSO



VOIR AU RECTO

PROCURATION

Le soussigné (1).....

donne pouvoir à M. (2).....

pour le représenter à l'Assemblée générale du dimanche 24 novembre 1957.

1° Voter sur l'approbation du rapport moral de 1956 ;

2° Voter sur l'approbation du rapport financier de 1956 ;

3° Elire QUATRE membres du Conseil d'Administration. MM. Barthe (Jean), de Meslon (Christian), Rousseau (René) et Védrines (Albert) sont sortants (3).

4° Délibérer sur des questions diverses.

A....., le..... 1957 (4).

(1) Ecrire en CAPITALES le nom, le prénom et l'adresse du mandant.

(2) Inscrire le nom d'un mandataire dont la présence à l'Assemblée générale est certaine ou LAISSER EN BLANC.

(3) Ils sont rééligibles.

(4) Dater et signer.

Bulletin à détacher, à remplir et à adresser sans retard au Secrétaire général : Robert COQ, 103, rue Valette, BERGERAC.



CLICHÉ "SUD-OUEST"

LES PROFESSEURS DU COLLÈGE EN 1908

SCHÉMA DU HORS-TEXTÉ

M. Gardes | M. Brégéère | M. Bordes | M. Thillard | M. Cambos | M. Junca | M. Laneau | M. Petit

M. Delanne | M. Desplat | M. Galand | M. Pucheu | M. Rodier | M. Trigoulet | M. Renard | M. Ricaud | M. Sécheresse

M. Lalesque | M. Brousse | M. Callame | M. Welty | M. Sireygeol | M. Cazaly

XXIX^e BULLETIN

1957

MEMBRES D'HONNEUR :

M. LE GÉNÉRAL AMBROISE BERNARD, M. LE GÉNÉRAL JEAN BERTHIER (1841-1922), M. LE PROFESSEUR CHARLES DE BOECK (1856-1939), M. LE GÉNÉRAL RENÉ CARMILLE (1886-1945), M. ÉMILE COUNORD (1842-1927), M. MARCEL FLOURET, M. LE PROFESSEUR MAXIME LAIGNEL-LAVASTINE (1875-1953), M. LE GÉNÉRAL PAUL MATTER, M. PAUL MOUNET (1847-1922), M. MOUNET-SULLY (1841-1916), M. GEORGES PICARD, M. ÉLIE RABIER (1846-1922), M. PAUL VIEUSSENS (1866-1953).

*

BIENFAITRICE DE L'ASSOCIATION :
MADAME HORTENSE AUGIÉRAS-JARNAGE (1869-1939).

*

PRÉSIDENT-FONDATEUR : M. PAUL PETIT (1867-1941).

*

ANCIENS PRÉSIDENTS : M. LE DOCTEUR ANDRÉ CAYLA (1854-1926), M. ALBERT CLAVEILLE (1865-1921).

*

MEMBRES HONORAIRES DE DROIT :
M. LE SOUS-PRÉFET LOUIS PIMONT,
M. LE MAIRE HENRI BOYER, M. LE PRINCIPAL PIERRE FAUGÈRE.

*

CONSEIL D'ADMINISTRATION :
PRÉSIDENT, DOCTEUR PIERRE ROUSSEAU ; VICE-PRÉSIDENT, M. CHRISTIAN DE MESLON ; SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, M. ROBERT COQ ; TRÉSORIER, M. JEAN BARTHE ; ADMINISTRATEURS : MM. HENRI BARDON, GEORGES BRASSEM, ANDRÉ DELPÉRIER, PIERRE DE MADAILLAN, PIERRE PUCHEU, DOCTEUR RENÉ ROUSSEAU, ALBERT VÉDRINES, LUCIEN VIDEAU.

CONÇU ET RÉALISÉ PAR LES MEMBRES DE L'AMICALE SOUS LA DIRECTION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION, AVEC LE CONCOURS DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL POUR LA RÉDACTION ET LA MISE EN PAGES, DE M. PIERRE FAISANDIER ET DU GRAND QUOTIDIEN RÉGIONAL « SUD-OUEST » POUR LE HORS-TEXTE ET IMPRIMÉ SUR LES PRESSES DE LA S.A.R.L. IMPRIMERIE GÉNÉRALE DU SUD-OUEST A BERGERAC

S O M M A I R E

- 2 Nos morts.
- Assemblée générale de 1956.
- 3 Discours du XXX^e banquet.
Gérard CAMBÉROU, Pierre ROUSSEAU,
Marcel VENTENAT.
- 11 La distribution des Prix.
(Discours du Dr Pierre ROUSSEAU.)
- 14 La petite histoire du Collège.
Robert COQ.
- 15 Le Collège il y a 50 ans.
Robert COQ.
- 27 Situation financière.
Jean BARTHE.
- 28 Réunion du Conseil d'Administration.

NÉCROLOGIE

ALLARD (Henri), décédé à Bergerac le 4 novembre 1956, à l'âge de 71 ans.

SIREYGEOL (Pierre), décédé à Varetz (Corrèze), le 9 novembre 1956, à l'âge de 72 ans.

GÉRAUD (Raoul), décédé à Bergerac le 25 novembre 1956, à l'âge de 85 ans.

GAST (André), décédé à Bergerac le 6 mai 1957, à l'âge de 92 ans.

BARDET (Jacques), décédé à Bergerac le 29 août 1957, à l'âge de 33 ans.

Rappel des Souscripteurs perpétuels décédés

ALLARD Henri (1886-1956)

LIONNET Edmond (1870-1944)

CANTELAUVE Albert (1867-1939)

MIRABEL Roger (1891-1950)

CARMILLE René (1886-1945)

MORIZE Marcel (1894-1939)

FABRE Albert (1879-1955)

NADAUD Pierre (1888-1944)

FOURNIER Charles (1892-1955)

NOUVEL Ernest (1869-1946)

HAYTON Enrique (1871-1953)

Assemblée Générale du dimanche 25 novembre 1957

Au collège, à 10 heures, dans la salle d'histoire.

— Ouvrant la séance, le président Pierre ROUSSEAU, après avoir évoqué les morts de l'année et fait admettre les nouveaux membres, présente le rapport moral pour 1955.

Après lecture, le procès-verbal de la séance du 27 novembre 1955 est approuvé sans modification.

— Le Trésorier présente la situation financière arrêtée au 31 décembre 1955 ; on adopte à l'unanimité le rapport moral et le rapport financier.

— On vote : MM. Georges BRASSEM, Robert COQ, Pierre PUCHEU et Pierre ROUSSEAU sont réélus avec chacun 74 voix sur 75 votants (35 membres présents et 40 mandats réguliers).

— Des résolutions sont prises pour que l'Electricité de France déplace le pylone de sa ligne électrique planté en plein milieu du trottoir rue Lakanal, à l'angle de la rue des Pépinières (1). Tel qu'il est actuellement érigé, ce pylone constitue un danger pour les élèves qui doivent, pour passer, descendre du trottoir en plein tournant.

— En 1959, sera fêté le cinquantenaire de l'Association.

— L'ordre du jour étant épuisé, on lève la séance pour aller fleurir le monument Augièras devant lequel M. le Sous-Préfet et M. le Maire sont déjà arrivés.

(1) Le bureau d'Administration du Collège a élevé le 24 décembre 1956 une protestation analogue.

XXX° BANQUET

du dimanche 25 novembre 1956

A midi, hôtel de Londres, n° 46, rue Neuve-d'Argenson. 52 convives.
Présidence de M. Marcel Ventenat, conseiller général, maire de Lalinde.

Discours de l'élève Gérard CAMBEROU de la classe de Philosophie

Je me lève maintenant, selon la tradition, et dès lors vous me voyez bien embarrassé et enviant, du fond de moi-même, mon camarade qui peut, lui, au moins, conserver l'anonymat. Laissez - moi donc tout d'abord vous remercier, en son nom et au mien, de nous avoir désignés, avec la bienveillante complicité de notre bon professeur d'histoire, M. Barthe. Qu'il me soit permis d'ailleurs, à ce propos, d'assurer le président de ce banquet de mon attachement de compatriote et, puisque j'en suis aux remerciements, j'en profite pour vous transmettre ceux de quelques-uns de mes camarades internes, qui ont vu avec ravissement lever leurs punitions grâce à vous.

Il m'est aussi donné d'être le trait d'union entre le Collège d'aujourd'hui et le Collège que vous avez connu et auquel nous devons, et je dois, nos meilleures années. Je n'épiloguerai point ici sur le cher travail du Collège, comme le fait Jean Giraudoux, car je ne l'envisage point comme lui, avec le recul et en le sublimant, mais avec le réalisme du présent. Je me contenterai d'évoquer la dette que nous devons au vieux Collège qui a su nous préparer à la vie. Pour moi, cela tient dans un simple diplôme ; pour vous, c'est déjà maintenant le bien-être moral et social dont vous jouissez grâce aux armes que le Collège vous a forgées et qu'il est en train de nous donner.

Ce fut donc une idée merveilleuse que cette Association amicale des anciens Elèves du collège Henri IV et l'impulsion que lui ont donnée les Anciens a été précieusement gardée par ses présidents. Ainsi, elle vous permet, au milieu des évocations souvent amusées, de faire revivre et, par là, de vénérer votre Collège d'il y a quelques années. Vous en avez fait l'expérience que je continue aujourd'hui, car ce n'est point pendant les quelques dix ans qu'on le fréquente qu'il est possible de s'apercevoir de son œuvre bienfaisante. Je vous en parle d'expérience ; on est trop dans le bain, si j'ose dire, pour pouvoir juger.

Vous donc qui avez vu, après le Collège, s'ouvrir les portes de la vie, je vous remercie d'avoir su comprendre votre mission qui, en plus du fait qu'elle vous sert à revivre l'ambiance estudiantine à laquelle nous sommes attachés, vous sert à entourer le Collège de votre bienveillante sollicitude.

Je vous remercie donc encore, Messieurs, et je n'ai qu'un seul désir, si les juges de juillet le permettent, c'est de venir m'asseoir parmi vous et de pou-

voir écouter un jour, comme vous le faites en ce moment, un potache bien embarrassé dans l'art oratoire.

Que vive donc longtemps l'Association des anciens Elèves du collège Henri IV de Bergerac et que vive encore aussi longtemps notre vieux Bahut !

Discours du Docteur Pierre ROUSSEAU, président

Je ne sais, Messieurs, si les événements qui sèment l'angoisse parmi les hommes ont eu « sur mon imaginative » une déprimante influence, mais je me suis trouvé soudain en face de la feuille blanche où je devais inscrire pour notre Secrétaire général ma 25^e allocution. Mes noces d'argent avec notre Société — Dans un cruel embarras — j'ai demandé aussitôt du secours à mon vieil ami Michel de Montaigne et, au hasard, j'ai ouvert le livre III de ses *Essais*. Quelle ne fut pas ma joie d'avoir devant mes yeux le chapitre IV : « L'art de conférer ». Cette joie fut, hélas, de courte durée, car voici ce que j'ai lu à la page entr'ouverte : « Un citoyen d'Athènes, du nom « paraît-il, de Mégobysse, entra un jour dans l'atelier du peintre Appelle. « Il demeura de longs instants muet ; mais soudain, il commença à discourir « avec volubilité. « Arrête-toi, lui dit Appelle, pendant que tu ne disais « mot, tu me paraissais beau sous tes riches vêtements. Voici que tu parles « et tu ne tiens que d'imbéciles propos. Tais-toi et vas-t'en. »

Je ne vous surprendrai pas, chers camarades, en vous avouant que ce compliment me plongea dans la perplexité et, très modestement, en dehors de toute autre spéculation, je décidai de faire devant vous appel à quelques souvenirs.

Certes le monde des souvenirs offre à celui qui l'évoque de solides avantages. Il est pour nous une source cachée et inviolable, même si l'on fait plus belle la vérité ; une réserve d'images bien à vous, qui nous appartiennent en propre, où nul ne peut pénétrer par effraction. Et puis, il vous est possible, grâce à lui, d'inscrire votre passé dans des Mémoires qui, pour peu que vous soyez un assassin en renom mais repent, un roi en exil, une star désargentée, retomberont en une ondée bienfaisante de dollars dans votre compte-courant.

Hélas, je ne suis ni roi, ni gangster, encore moins une star, et je vous revivrai seulement avec vous, Messieurs, quelques instants de la jeunesse de notre Association qu'éveille ce soir ce déjeuner à l'hôtel de Londres.

En ce temps-là — 1909 — la réputation de l'hôtel de Londres était grande dans notre cité. Aussi, notre fondateur, Paul Petit : notre président, le docteur Cayla, le choisirent-ils sans hésiter pour faire de sa grande salle le haut lieu gastronomique de notre Amicale en gestation. Faisant confiance à la statistique de notre Secrétaire général, je vous dirai qu'à défaut de fées, 53 enchanteurs se penchèrent sur son berceau. Peut-être suis-je le seul ici à m'être trouvé parmi eux... Mais où sont les convives d'antan ?...

Sur l'hôtel, régnait une trinité bien connue : M. Biergeon, Madame, et leur fils Marcel, notre jeune camarade de collège.

M. Biergeon passait ses loisirs à entraîner des chevaux de course, vous confiant leurs performances tout en se préparant de dynamiques cocktails où le Cordial Médoc entrait en priorité.

Mme Biergeon veillait à ses fourneaux sur d'adorables cassoulets, de succulentes brandades et des matelotes de lamproies de notre fleuve.

La troisième personne se présentait sous l'aspect vigoureux de Marcel Biergeon qui, promu au rang de directeur général, recevait ses hôtes avec complaisance et intervenait avec autorité. Je l'ai vu plus tard gérer d'autres établissements gastronomiques ; tel le poète Ragueneau des tartelettes amandines, il accueillait les Bergeracois par des quatrains, baptisait les plats de leur nom, de sorte que, dans la salle, nul n'ignorait votre personnalité.

Nos réunions se succédèrent de 1909 à 1912, véritables festins 1900, où pour 5 francs apparaissaient sur nos tables des saumons de la Dordogne, les civets de lièvre de Mme Biergeon, et même certain quartier de renne qui nous valut, comme vous savez, ce vers immortel de notre fondateur :

« Car ce quartier de renne est un morceau de roi. »

Notre président, le docteur Cayla, recevait avec sa courtoisie de grand seigneur ; les discours se succédaient. Les heures doucement s'écoulaient, émailées de saillies de Paul Petit, qui faisait étinceler toutes les facettes de son esprit.

Ce fut enfin, en 1912, l'éblouissement du banquet où Mounet Sully nous fit vivre des instants trop courts d'une intense, d'une dramatique émotion. Le beau souvenir que celui de ce magnifique artiste disant la *Chanson des Epées* de la fille de Roland, tragédie sans doute oubliée d'Henri de Bornier, qui, dans sa voix, devenait un véritable chef-d'œuvre. Les minutes vont vite dans une telle ambiance de Beauté !

Mais la guerre menace. L'association va sommeiller jusqu'au banquet de 1922, que présidait Albert Claveille, à l'hôtel de Londres, à l'heure où notre pays resplendissait de tous les feux de sa victoire.

Et voici qu'un autre souvenir se présente à mon esprit ; celui d'un après-midi d'automne où notre président, M. Ventenat, vint aimablement s'entretenir avec son Ancien du collège, que séparaient de lui plusieurs générations. Depuis cette époque lointaine, nous nous sommes souvent rencontrés et ceci me vaut, cher M. le Président, de vous remercier, au nom de tous nos camarades, d'avoir accepté la présidence de leur fête annuelle, à la place d'honneur qu'ils ont été heureux de vous offrir. Puis-je dire que ceux qui vous entourent sont unanimes à apprécier la droiture de votre caractère, la simplicité de votre accueil, votre bienveillance pour ceux qui font appel à votre amitié.

Ancien élève de l'Ecole Centrale, ingénieur civil des Mines, officier de la Légion d'honneur, croix de guerre 1914-1918, vous avez fait votre règle de conduite d'accomplir en toute circonstance votre devoir. Maire de Lalinde, conseiller général de la Dordogne, vous avez accepté la tâche ingrate de présider la commission des finances, où vous passez de notre vieux billet bleu, où Richelieu serait bien étonné de contempler son image, jusqu'à l'abîme immense des milliards.

Mais ici, cher Monsieur le Président, nous fêtons en vous l'ami de l'Association, car chaque année, avec régularité, vous assistez à nos réunions, au service de ce collègue où vous êtes venu demander à l'Université votre formation secondaire. Dans ce commerce avec vos jeunes années, vous retrouverez

aussi avec nous des souvenirs de cette féerie de l'enfance et de la jeunesse qu'évoque quelque part Edouard Herriot.

Ceux-là sont les seuls à ne pas laisser après eux de rancœurs ou d'amertume. La lutte pour la vie, les coups injustes de l'adversité ne les ont pas encore marqués de leur empreinte. Les quelques heurts avec des maîtres qui nous ont tout donné d'eux-mêmes au long de leur professorat s'estompent dans le lointain, sans tracer dans la mémoire des sillons qui ne se referment plus. Qui donc ne regarde avec une complaisance amusée le portrait d'Emile Renard à la première page de notre bulletin ? Vous souvenez-vous, chers camarades ? Il vient d'exploser dans une de ces colères subites que nous aimions peut-être à provoquer.

Il écrase, à notre grande joie, son crayon entre ses dents et, au cours de ce geste habituel, il dit certainement à son élève et à plusieurs reprises : « Bête et méchant ». Mais qui ne sait aussi que cet excellent homme, tout imprégné de culture classique, passionné de la musique de Beethoven, se donnait tout entier à sa classe, aimant bien ses petits collégiens dont il partageait souvent les promenades ?

« Souvenir, Souvenir, que me veux-tu ? » dit le poète. Une visite annuelle au collège, des cris d'enfants dans une cour, des feuilles de magnolia qui tombent, le tapis roux des feuilles d'automne, une porte de classe qui se ferme à grand bruit, de vieilles tables déchirées par nos couteaux éveillent soudain en nous des coins d'ombre de notre passé. Images que nous cherchons à retrouver dans nos réunions, heures de détente où s'oublent les infortunes, où les rires éclatent comme autrefois, où nous nous sentons en sûreté sous la protection de l'Amitié.

Et le lendemain, nous reprenons notre marche incertaine vers des horizons que nous ne connaissons pas...

Messieurs,

Je félicite M. le Président de la Chambre de commerce, je lui suis reconnaissant d'avoir bien voulu nous prêter un magnétophone pour matérialiser le discours que le Président de ce banquet va prononcer tout à l'heure.

M. le Sous-Préfet m'a, d'autre part, prié de l'excuser. A cause de sa double charge de sous-préfet et de chef de cabinet de M. Robert Lacoste, il n'a pu venir aujourd'hui, mais il nous assure de toute sa sympathie, sympathie réelle que nous connaissons bien et dont nous le remercions de grand cœur.

Monsieur le Maire, je vous remercie d'avoir répondu à notre appel ; nous savons tout l'intérêt que vous portez à notre collège, soit pour rajeunir sa vieille carcasse, soit encore pour donner du confort à ses élèves. Nous vous remercions de vos efforts et, par ma voix, l'Association vous exprime toute sa reconnaissance.

On m'a donné tout à l'heure un petit papier éloquent sur la marche ascensionnelle de notre collège ; le voici : internes, 134 ; demi-pensionnaires, 83 ; externes, 383 ; total, 600 élèves, dont 390 du deuxième degré, bien que la classe de 12^e soit supprimée et qui comportait 45 élèves.

Le succès des élèves montre, Monsieur le Principal, toute la valeur de

l'enseignement donné au collège. Recevez les félicitations de l'Association qui souhaite ardemment la transformation de l'établissement en lycée.

Laissez-moi maintenant lever mon verre à mon Conseil d'administration, à notre vice-président, M. Christian de Meslon ; à notre trésorier ; à notre secrétaire général. Ce dernier, animé d'un complexe d'infériorité, croit qu'il ne fait plus assez bien. « Je ne veux plus faire de *Bulletins*, me disait-il hier au soir, parce que je n'ai plus de sujets de copie. »

Mais je suis bien certain qu'il a encore dans un coin des articles qui nous amuseront et qui nous instruiront encore pendant bien des années. Espérons que le trésorier disposera d'assez d'argent pour lui permettre de publier encore des *Bulletins* magnifiques.

Je veux terminer en levant mon verre à tous ceux que les difficultés de transport, la crise des carburants et la crise économique n'a pas empêchés de venir. Je vous remercie tous et je bois à la santé de vos familles, à vous-mêmes et à la Paix.

Discours de M. Marcel VENTENAT, Conseiller général

Lorsque notre ami Robert Coq m'a demandé, il y a quelques mois, au nom de notre Président, qui devait me confirmer peu après l'invitation, de bien vouloir présider le banquet d'aujourd'hui, je lui ai donné quelques sueurs froides car il tenait absolument à ce que j'écrive mon discours.

Or je lui ai répondu que je n'écrivais jamais mes discours, sauf le cas où je devais parler à un enterrement, de telle sorte qu'il a fait le geste de s'arracher les cheveux en se demandant comment il en aurait le texte pour l'insérer dans le bulletin de notre association. C'est ce qui explique que j'ai devant moi ce petit appareil, qui a pour mission de prendre note des propos que je vais avoir l'honneur de tenir devant vous.

Il y aura quarante ans, au mois de juillet prochain, que j'ai quitté notre vieux collège pour aller continuer mes études en mathématiques spéciales au lycée Saint-Louis. Je dois avouer que, lorsque je pense à cette période déjà lointaine de mon existence, autant je garde un bon souvenir du séjour passé à Bergerac, autant, par contre, les quelques années que j'ai passées à Paris m'apparaissent comme une période sombre. Il y avait, je vous l'affirme, une singulière différence entre l'atmosphère de notre collège et celle qui régnait au Bazar Louis, car c'est ainsi que l'appelaient les « taupins » qui préparent les grandes écoles. En tout cas, il y a une chose que je ne peux pas oublier, c'est ce que je dois personnellement au collège de Bergerac.

J'avais, en effet, commencé mes études secondaires au lycée de Périgueux et, au début de ma classe de 3^e, j'étais un si brillant élève que mon père n'a pas trouvé d'autre solution que de me mettre pensionnaire au collège de Bergerac. Quand j'y suis arrivé, je me rappelle encore l'accueil que m'a fait ce brave M. Vieussens, principal de l'époque, et je dois avouer que j'ai rarement reçu — excusez-moi l'expression — une engueulade comme celle que j'ai reçue ce jour-là de la part de cet homme, qui m'a dit : « C'est une aumône que je vous fais en vous recevant ici et j'entends que vous marchiez droit. » Il faut croire que, ma foi, cela ne m'a pas trop mal réussi puisque

j'ai pu continuer mes études, préparer l'École Polytechnique à laquelle je n'ai été qu'admissible, mais j'ai tout de même été reçu à l'École des Mines. Je ne peux donc pas oublier que c'est grâce à l'enseignement que j'ai reçu au collège de Bergerac que j'ai pu arriver à ce modeste succès.

Aussi, n'est-ce pas sans émotion que j'évoque parfois le souvenir de ces excellents professeurs qu'il y avait déjà à l'époque. Il en est un que j'ai souvent l'occasion de voir à Paris, M. Tournaire, qui préside la succursale parisienne de notre Association des anciens Elèves du collège de Bergerac ; nous le retrouvons environ tous les trois mois autour d'une table de restaurant où nous nous réunissons à une quinzaine pour évoquer les souvenirs de notre jeunesse.

Je n'oublie pas non plus ce cher principal Vieussens, disparu il y a deux ans environ, et avec lequel j'avais toujours régulièrement chaque année échangé des souhaits de nouvel an. J'ai même eu le plaisir de le revoir deux ou trois fois à Nice où il s'était retiré près de son fils au moment de sa retraite et où il m'avait accueilli avec une extrême gentillesse, ayant sans doute gardé un bon souvenir de son ancien élève qui lui devait tant.

Il y aura donc bientôt 40 ans, je le répète, que j'ai quitté cette maison ; 40 ans, c'est peu dans l'éternité, mais c'est tout de même long dans la vie d'un homme. Au cours de ces quarante ans, j'ai eu des occupations extrêmement diverses. En effet, contrairement à ce que vous pourriez penser, l'ingénieur des mines que je suis n'a jamais été un technicien et n'a même jamais remis les pieds dans une mine depuis qu'il est sorti de l'école où les stages réglementaires qu'il avait fait ne lui avaient donné aucun goût particulier pour les ombres souterraines. J'ai donc fait dans la vie pas mal de choses : j'ai été dans l'industrie, mais surtout dans des services commerciaux, j'ai fait du journalisme et enfin j'ai même fait de la politique.

Si j'ai été attiré par la politique, ce qui, aux yeux de bon nombre d'entre vous, n'est peut-être pas un titre de gloire, c'est avant tout parce que je trouve que rien n'est plus passionnant au fond que les grands problèmes que pose le gouvernement des hommes. S'intéresser à la politique ne consiste pas essentiellement à rechercher un mandat électoral ; c'est beaucoup plus, à mes yeux, essayer de comprendre la vie de son pays avec tous les grands problèmes qui se posent pour lui et se mettre souvent en contact avec les milieux les plus divers. J'ai beaucoup voyagé en France et en Afrique du Nord, particulièrement en Algérie. Les contacts que j'ai eus de la sorte m'ont conduit à certaines observations et à des conclusions que je voudrais vous exposer brièvement aujourd'hui.

On se plaint, bien souvent, du manque d'esprit civique des Français qui viennent, encore ces jours-ci, d'en donner un exemple qui n'est pas très joli. Or, ce manque d'esprit civique, je lui vois, pour ma part, une raison profonde : c'est que l'enseignement et l'éducation que l'on donne aux jeunes Français les préparent fort mal à remplir leur rôle de citoyens.

J'ai eu l'occasion et l'honneur, il y a quelques années, de présider la distribution des prix de notre collège. Le discours d'usage du professeur m'avait permis d'attirer l'attention sur une chose que je considère comme très importante. Les Français ont la réputation, malheureusement justifiée, de ne pas connaître la géographie, mais ils connaissent plus mal encore l'histoire de

leur pays et celle des autres pays avec lesquels le nôtre doit cohabiter sur notre planète. Le résultat en est qu'ils sont extrêmement mal préparés à juger les événements, ce qui les conduit souvent à de graves erreurs d'appréciation qui, dans notre régime démocratique, ne sont pas sans influencer sur le comportement de nos gouvernants et sur les décisions parfois vitales qu'ils doivent prendre.

Ce qu'on devrait, je crois, surtout leur enseigner, c'est la philosophie de l'histoire. Il est beaucoup plus important, à mes yeux, de connaître les conséquences du mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette que de savoir exactement la date de la bataille d'Austerlitz. Lorsque nous pensons aux événements qui se déroulent dans le monde, nous en jugeons en fonction, bien souvent, de ce qui est dit à la radio ou qui s'écrit dans la presse, qui ne sont pas toujours objectives.

Si le Français avait une meilleure connaissance de l'histoire, il raisonnerait souvent plus sainement et aurait parfois beaucoup moins d'inquiétudes en face de certains événements. Il aurait aussi beaucoup plus de volonté et d'esprit civique en présence des difficultés que connaît notre pays.

Je vous dirai aussi combien il est parfois stupéfiant de constater à quel point les Français ignorent comment sont gérées leurs affaires et comment fonctionnent les pouvoirs publics de leur pays. Ils savent à peine, n'est-ce pas mon cher Maire, quel est le rôle d'un maire et d'un conseil municipal qu'ils voient cependant fonctionner pratiquement sous leurs yeux ; c'est à peine s'ils savent à quoi ils servent. Quant au Conseil général, n'en parlons pas. Certain soir, dont notre ami Géraud se rappelle certainement, je participais à une réunion à laquelle assistaient un certain nombre de commerçants, d'industriels et de représentants de professions libérales. Nous devions entendre une conférence, dont j'ai oublié quel était le sujet, lorsqu'au dernier moment le conférencier n'a pu venir. On m'a alors demandé, pour boucher le trou ainsi créé, de parler d'une question de mon choix et, comme il me fallait improviser, l'idée m'est venue d'expliquer ce qu'est le Conseil général et à quoi il sert. Je dois dire qu'à ma grande stupéfaction il m'a été donné de l'apprendre à peu près à tous les présents. Et lorsqu'il s'agit de ce qui est encore beaucoup plus haut et beaucoup plus loin, du Parlement ou du Conseil des ministres par exemple, on arrive à constater que le degré de connaissances du Français moyen est d'une invraisemblable nullité. Le résultat est que les Français passent une partie de leur temps à critiquer ceux qui les gouvernent, sans se rendre compte des difficultés que soulève constamment la gestion des affaires publiques, du rôle infiniment ingrat de ceux qui en sont chargés.

Une toute petite anecdote : en 1924, arrivant comme sous-lieutenant d'artillerie dans la région de Paris pour y faire ma dernière année de service militaire, j'ai été chargé de faire passer aux jeunes recrues un examen qui avait pour but de donner une idée de ce qu'elles savaient. Les questions posées étaient très simples, mais les réponses furent vraiment inouïes. Il était notamment demandé par qui est élu le Président de la République. Quatre sur cinq disaient : par le peuple. La plupart ne savaient même pas le nom du Président de la République, qui était à l'époque Millerand, et donnaient des noms comme Clemenceau ou Foch. Je pense, pour ma part, qu'il ne faut pas considérer cela comme une plaisanterie, car je suis profondément convaincu

que, dans les circonstances difficiles auxquelles un pays comme le nôtre doit faire face s'il veut rester un grand pays, il est indispensable d'accorder un certain degré de confiance à ceux qui ont la lourde charge de le gouverner.

Il y a un autre domaine aussi où l'ignorance des Français n'est pas sans danger ; mais là ce n'est pas à la masse que j'en ferai le reproche, mais aux cadres du pays. On ignore trop en France ce que sont les problèmes économiques, financiers ou monétaires et, si vous en faites l'expérience, vous seriez certainement surpris, en parlant à un Américain moyen, de voir les connaissances qu'il a dans ce domaine, devenu essentiel dans la vie moderne, comparativement au Français. C'est ce qui nous conduit trop souvent à voir notre pays se laisser aller à faire d'énormes sottises qui ont de graves conséquences pour les conditions de vie de nos concitoyens.

La France est le seul grand pays dans le monde qui se soit laissé aller, après la dernière guerre, à une inflation sans mesure, sacrifiant sa monnaie dans des proportions considérables, ce qui a eu pour résultat de ruiner, sans profit réel pour personne, une large fraction de la population.

La faute, dira-t-on, en incombe à nos gouvernants, sans doute dans une large mesure. Mais la masse en est aussi responsable, car elle n'accepte pas, ou elle accepte mal, certaines contraintes, certaines disciplines, qu'elle accepterait beaucoup mieux si elle était quelque peu informée. Lorsqu'on voit ce qu'ont fait les Anglais, les Belges et aussi les Allemands, en comparaison de ce que nous avons fait, on n'y trouve pas assurément un motif de fierté.

Monsieur le Principal, on parle beaucoup actuellement de la réforme de l'enseignement. Ne croyez-vous pas qu'à cette occasion bien des méthodes et bien des matières pourraient être fort utilement modifiées dans l'enseignement qu'on donne aux jeunes Français ?

Mes chers Camarades, tout cela est peut-être un peu sévère à la fin d'un banquet et peut-être auriez-vous préféré entendre des choses plus amusantes. Mais je pense qu'ayant le triste privilège d'être sorti du collège depuis quarante ans, ayant de ce fait une certaine expérience, il est quand même plus indiqué, devant des hommes comme vous, de tenir des propos qui sont le fruit de longues réflexions.

Je suis infiniment heureux d'avoir eu l'honneur de présider ce banquet et ce n'est pas sans émotion, croyez-le bien, que je l'ai fait. Ce que je voudrais en terminant, c'est simplement lever mon verre à votre santé, à celle de vos familles, et aussi à la prospérité de notre vieux Collège et de notre Amicale.



AU HASARD DES LECTURES

C'est peut-être au lycée, pendant certains cours que je n'écoute pas ou que je note machinalement, que j'approche le plus d'un isolement très relatif. Mais mon voisin de droite ou de gauche est toujours sur le point de chuchoter une plaisanterie. Je m'y attends. Moi-même, dès qu'une pensée me travaille, je puis m'en soulager séance tenante, si elle tient en peu de mots, ou dans les cinq minutes de la pause suivante, si elle est un peu plus longue à communiquer.

(Psyché, *Le dieu des corps*. Gallimard, p. 65). Jules ROMAINS,

LA DISTRIBUTION DES PRIX

Le samedi 29 juin 1957, au Collège, l'Amicale a couronné ses lauréats :
Grand Prix d'Honneur de l'Association

Jean-Luc NANCY, de la classe de philosophie.

Prix Georges Augiéras

Henri NALLET, de la classe de 1^{re} B.

Prix Emmanuel Aubert

Michel MASSET, de Seconde moderne.

La cérémonie était présidée par M. le docteur Pierre ROUSSEAU, dent de l'Association, dont voici le discours :

Une fois de plus — car je suis un récidiviste — j'ai le grand honneur de présider la distribution solennelle des prix de notre collège Henri IV. Et j'ai aussi l'aimable devoir de remercier M. le Principal qui m'a proposé, M. le Recteur de l'Académie qui m'a désigné pour accomplir cette nouvelle mission.

Cet honneur, je le dois à ma longue présidence de l'Association des anciens Elèves du collège, grâce à quoi j'ai pu prolonger ma scolarité, n'ayant jamais cessé de vivre la vie intime de la vieille maison de mon enfance, rangé en quelque sorte parmi les accessoires, peut-être les utilités !

J'ai, Monsieur le Professeur, écouté avec intérêt votre discours sur Londres, gardienne des traditions, des gloires, de la prospérité de l'Empire Britannique, et j'ai aimé avec vous le pittoresque de ce quartier qui vit se succéder tant de faits appartenant à la petite ou à la grande Histoire.

Mais, hélas, n'ayant pas franchi le détroit, je ne connais de Londres que cette tour, témoin de tant de luttes tragiques, où fut captive la petite reine de France et d'Ecosse Marie Stuart, et de ses quartiers — dois-je l'avouer — que ce que l'on peut savoir de Picadilly par les aventures de Sherlock Holmes et les romans d'Agatha Christie. Mais je sais bien qu'il est admirable que deux peuples qui, au cours des siècles, n'ont cessé de se combattre sur tous les continents et tous les océans, aient pu, en une alliance féconde, s'unir contre un ennemi commun, mêlant à deux reprises leur sang sur les champs de France, où leurs petits soldats, *cokneys* ou bourgeois, paysans et ouvriers de chez nous dorment sous les mêmes croix de bois, recouverts de la même vieille terre.

Quel merveilleux roman, jeunes camarades, que l'histoire des peuples et des civilisations ; lisez-en souvent quelques pages ; il n'est pas de plus passionnant roman policier ; il n'est pas de plus riche aliment à l'imagination créatrice. Les villes disparaissent et sont reconstruites ; leurs monuments, leurs rues boueuses font place à d'autres rues revêtues d'asphalte et à d'autres monuments...

Bergerac s'étire hors de ses murailles, de ses portes et de ses tours. Le vieux collège de la rue Saint-Esprit, avec son humide cachot, est devenu le collège napoléonien de la rue Lakanal.

Mais, mes chers petits, je ne vous retiendrai pas entre les murs noircis —

selon la coutume — de ce cachot et, pour trois beaux mois de soleil et d'été, nous allons vivre ensemble des vacances dont, pour quelques instants et par anticipation, nous esquisserons les grandes lignes d'un programme. Je n'ai aucune illusion, il ne sera pas suivi.

Les portes du collège sont grand ouvertes ; les voitures familiales, les cars attendent. Seule, la distribution des prix — palmarès et discours — retardent l'échappée hors des longs couloirs où seules habiteront des ombres. Votre protecteur, notre Henri de Navarre, vous sourit dans sa barbe gasconne et vous souhaite un aimable repos. Du repos, oui, mais pas d'oisiveté. Votre vieil ami, Michel de Montaigne, n'a-t-il pas dit au premier livre de ses *Essais* : « Si on n'occupe les esprits à quelque sujet qui les bride et les contraigne, ils se jettent déréglés par ci, par là, dans le vague champ de l'Imagination ». Mais je ne crains pas pour vous l'oisiveté. Vous avez trop à faire. A la belle époque, la variété des loisirs offerts à nos jeunes espoirs était certes restreinte. Si je jette cependant un regard sur mon passé, je m'aperçois que je n'ai retenu de mes vacances que le plus aimable des souvenirs. Sans autre cinéma que quelques films muets clignotants sur la grisaille des écrans, sans autre instrument de cyclotourisme que la petite reine bicyclette, nous vivions des jours heureux, fiers de conter, en octobre, à nos camarades des scènes de vacances embellies de toute la puissance évocatrice de nos rêves.

La première étape de votre séjour parmi les vôtres sera, mes chers camarades, l'intégration à la vie familiale, havre merveilleux où se bâtissent les projets joyeux, où se cristallisent les heures de bonheur et d'oubli. En 1912 — c'est la fin de la belle époque —, un professeur qui fût jadis le mien, M. Junca, vous donnait à ce propos, dans son discours d'usage, des conseils pleins de sagesse. « Multipliez, disait-il, les preuves de votre amour familial, arrachez par votre gaieté les funestes et les amères tristesses de vos grands-parents ; soyez simples, modestes, réservés avec les étrangers. » Peut-être trouverez-vous ces directives très vieux jeu, mais, pour moi qui fais partie du cortège des grands-parents, permettez que je ne trouve pas cela si ridicule.

Quittons vite des considérations dont le sérieux risque d'engendrer l'ennui et tournons-nous vers les sports auxquels vous ne manquez pas de vous livrer. Voici le grondement des vélomoteurs, des Vespas, des autos même que confieront à votre prudence, sous leur surveillance, des pères bienveillants. Voici les souriantes randonnées sur les longues routes, les voyages où quelques-uns d'entre-vous iront peut-être outre-Manche, retrouver les quartiers décrits par M. le Professeur d'anglais. Voici pour vous tous les chemins, toutes les rivières, tous les côteaux, toutes les plages. Séjours à la mer et à la montagne, où se forment et se dénouent des liens de camaraderie, des amitiés que l'on croit éternelles, parfois aussi passagères qu'un rayon de soleil dans un ciel d'orage...

Dans la diversité de tout ce dynamisme, il y aura une place pour le repos dans la lecture. Il faut songer, je m'en excuse, aux examens de rentrée et ouvrir des livres classiques... je passe, car voilà Mickey, Spirou, Tarzan, je ne sais encore, qui offrent aux jeunes la magie de leurs images d'Epinal se succédant dans une savante gradation des légendes pour retenir les lecteurs dans une attention soutenue. Je me suis laissé dire que ces journaux, où la vertu et le courage sont d'ailleurs récompensés et le crime puni, conviennent

de 5 à 77 ans. Et je sais de vieilles gens qui trouvent à les parcourir un intérêt qu'ils ne sauraient s'avouer à eux-mêmes. Mais les grands, méprisant ces producteurs mineurs, se tourneront vers des œuvres d'une littérature qui va des écrits de Minou Drouet et autres jeunes personnes curieusement averties, dès l'âge le plus tendre, des réalités aiguës de la vie, à des romans où la vieille morale fait place à de jeunes révoltes. Les grands thèmes qui sollicitent et inquiètent l'âme humaine sont les mêmes, voyez-vous, depuis qu'il est des hommes qui agissent et qui pensent, dans la solitude ou au sein des collectivités. On les retrouve aussi bien dans les tragédies antiques que dans le théâtre cornélien ou racinien. Ils se réfléchissent dans les mille facettes du miroir construit par chaque écrivain, au hasard de ses convictions intimes. Il n'y a, Messieurs, qu'une, et non plusieurs morales pour les actuels civilisés. Les peuples qui ont voulu faire éclater ses lois trop étroites ont été contraints de leur redemander leur protection.

Laissez-moi préférer les rudes conflits des passions humaines à des psychanalyses qui, faisant remonter du subconscient les drames de l'esprit et du corps, savent créer une ambiance de faits et de sentiments qui, excusez un vieux médecin, semblent avoir un fondement pathologique.

Et maintenant, voulez-vous m'autoriser à faire un souhait. Je voudrais que vous gardiez une toute petite part de vos heures de détente pour communier intimement avec la Nature. Elle saura vous accueillir avec toutes les ressources de ses décors, de ses horizons mouvants. Ce sera la revanche des chasseurs d'images, des pêcheurs de lune, qui y trouveront des instants de profonde satisfaction. Vous dédaignerez, dans son insensibilité, la froide Nature de Vigny, mais non celle qui vous attend, vous invite et vous aime...

N'essayez pas de soulever plus haut son voile : ce sera pour plus tard, quand votre profession vous entraînera à fouiller ses profondeurs, à faire éclater sa structure atomique et libérer l'énergie nucléaire.

Mais, par les routes solitaires et ombreuses, vous irez aux pentes des côteaux, dans les champs dorés des moissons, les vallons où les oiseaux chantent, semblables au sous-préfet de Daudet qui abandonna ses administrés pour écouter le souffle du vent dans les grands arbres, le murmure d'un ruisseau sur des galets.

Vous puiserez à son commerce des grandes leçons : elle vous apprendra l'humilité, car la science des hommes n'a pu lui arracher tous ses secrets, détourner ces réveils cataclysmiques qui, soudain, sont comme des explosions de colère, où je ne sais quel génie vengeur tente de clouer à leur rocher les modernes Prométhée.

Elle vous apprendra la patience, dans la lente évolution depuis des millénaires des formes de la vie éternelle.

Elle vous dira le courage des vôtres qui, espérant la courber sous leurs lois, après les ouragans destructeurs, les gelées néfastes, gardent toujours leur confiance dans des lendemains meilleurs, semblables à la Danaïde du sonnet de Sully Prud'homme qui, malgré l'eau qui sans arrêt s'épanche de l'urne fatale, répète sans se lasser à ses compagnes :

« Ma sœur, si nous recommencions. »

Mais la contrée où se situent ces vacances n'est-elle pas, chers amis, ce pays fabuleux où le Grand Meaulnes d'Alain Fournier rencontre François

de Galais. Que serait, dites-moi, notre destin, s'il ne permettait à la Fantaisie de créer des mondes mystérieux connus de nous seuls, où l'aventure ne saurait nous égarer.

Par-delà les semaines écoulées, septembre, furtif, s'annonce à l'horizon. Déjà le soleil a perdu son éclat, les aurores sont rose pâle et le ciel moins bleu. Des brumes mauves montent des vallons. Ceux qui chassent parmi vous approchent avec difficulté le gibier qui fuit. Quelques-uns ont entendu, au crépuscule, ces tristes courlis, annonciateurs de l'automne qu'évoque Pierre Loti à la première page de son *Ramuntcho*. Les grappes de nos vignes pourpres s'offrent aux ciseaux des vendangeurs.

Les portes du collège se sont ouvertes ; les voitures, les cars vous ont ramenés. Les longs couloirs s'animent des cris des groupes d'internes qui se forment. Et c'est la montée aux dortoirs où, sur les petits lits blancs, vous fermerez les yeux dans une dernière vision de vacances.

C'est ainsi que, d'année en année, de marche en marche, vous gravirez l'escalier qui vous mène à l'envol définitif dans un ciel bleu de juillet. De tout mon cœur, de tout mon cœur de vieux camarade, je souhaite que cet envol vous conduise vers le succès, la joie et le bonheur.



LA PETITE HISTOIRE DU COLLÈGE

En 1857

M. Darlu, professeur d'histoire et de géographie, fait demander au Conseil municipal une somme de 65 francs nécessaire à l'achat de quatre grandes cartes murales ; une circulaire du ministère recommande en effet de placer des cartes de grandes dimensions dans les classes, cartes sur lesquelles l'œil de l'élève se repose même dans les moments de distraction.

Enfin, le bureau de l'administration constate que les succès du collège deviennent de plus en plus remarquables. Tous les élèves de la classe de logique ont été reçus bacheliers et deux anciens élèves sortent de l'École Impériale militaire au moment où un autre ancien élève y rentre.

En 1957

Un décret du 10 avril 1957 transforme le Collège municipal classique et moderne de Bergerac en Collège national classique et moderne.

Le Collège Henri IV porte, par suite du numérotage des rues, le n° 2 de la rue Lakanal, le n° 40 de la rue du Professeur-Pozzi et le n° 11 de la rue des Pépinières. Cette dernière, malgré nos protestations (1), perd ce nom si évocatif du vieux Bergerac pour s'appeler rue Eugène-Fromentin, sans que l'auteur de *Dominique* ait le moindre lien avec notre ville. Pourquoi, s'il fallait la débaptiser, n'a-t-on pas nommé cette rue des Pépinières, que nous empruntâmes si souvent, la rue du « Temps-Passé », comme le fut à Bordeaux une artère proche d'un des lycées ?

(1) Voir le 19^e Bulletin (1947) p. 10.

LE COLLÈGE IL Y A ENVIRON 50 ANS

En 1937, M. André Galand, ancien professeur de la classe de 3^e, a écrit pour l'Amicale des pages charmantes sur le collège tel qu'il était 40 ans auparavant (1).

(1) Voir le 10^e Bulletin (1937), p. 36.

C'était le collègue vu par un professeur.

Avant de clore le livre du souvenir de cette lointaine époque, on peut avoir la tentation de faire sensiblement le même voyage, dans le même passé, à quelques années près, sous la conduite d'un ancien élève.

C'est ce qui va être ici modestement tenté.

Avec M. Galand, le sujet a été abordé du dehors par un professeur. Il va être traité maintenant du dedans, si l'on peut dire, par un ancien élève, ayant de la question une connaissance familière.

Mais, objectera-t-on, ce seront là les impressions d'un seul, ayant vu les acteurs qu'il va dépeindre à travers le prisme de son « moi ». Il ne faut pas hésiter de répondre qu'en raison de l'isomorphisme d'une même génération, ces impressions seront exactement celles de tous les anciens élèves ayant vécu cette époque.

Ils y trouveront un plaisir certain car les encouragements reçus pour rédiger ces lignes en donnent déjà l'assurance ; le souvenir est une force. Pourquoi ? Peut-être parce qu'« il souvient toujours à Robin de ses flutes », comme dit le proverbe.

Souhaitons d'avoir réussi, bien qu'Anatole France prétende qu'on ne parle bien que de ce qu'on n'a pas connu puisqu'on n'est gêné par aucune réalité. Mais pourtant, si l'on en croit Paul Fort, on ne raconte bien que ce que l'on a vu et l'on ne chante bien que ses souvenirs.

M. BLONDY (1)

Ainsi que M. Galand, en entrant au collège, nous trouvons M. Blondy, le tailleur-concierge dont la femme fabriquait et vendait d'excellents sucres d'orge (deux bâtons pour un sou !). Nos maîtres se réunissaient dans sa loge pour fumer une cigarette pendant les récréations puisque le parler n'avait pas encore été transformé en salle des Professeurs.

M. Blondy était dépositaire des clés des classes, des boîtes de craie, de la cruche d'encre (2) et, pendant, de longues années, il passa toutes les heures dans chaque classe pour faire inscrire les absents sur un énorme registre. Mais il était préposé surtout à sonner la « cloche de fer » chantée par le poète Pierre de La Batut. Chère vieille cloche ! D'aucuns prétendaient qu'elle était parlante et disait, en sonnante, très nettement les noms de certains élèves.

(1) Voir le 10^e Bulletin (1937), p. 36.

(2) Voir le 19^e Bulletin (1947), p. 31.

Le doux sourire et la résignation de M. Blondy étaient d'un sage. Homme de devoir, il éleva deux petits enfants, une fille et un garçon, dont notre camarade Henri Blondy, qui était grand amateur des jeux de cirque.

A sa mort, son fils lui succéda ; comme lui, il était tailleur.

M. Emmanuel MORISSET, principal (1)

En 1898, il succède à M. Gentil. Brun, de petite taille, assez fort de corpulence, il symbolise pour ceux qui l'ont connu l'Université, avec un grand A, du début de ce siècle.

Chaque samedi, pour la lecture des notes, et à la fin de chaque mois, pour les inscriptions au tableau d'honneur, accompagné du surveillant général, il passait dans toutes les classes, vêtu d'une redingote noire, un chapeau haut-de-forme à la main. Il nous rebuffait sans cesse par principe d'éducation. Les bons élèves recevaient peu de louanges, mais en revanche les autres entendaient d'amers reproches, dans un silence impressionnant. Sa menace la plus terrible était de faire passer les paresseux « par une porte qui ne serait pas large ». Pourquoi cette expression ? Nul ne le sait probablement, mais il est certain qu'elle faisait de l'effet.

Loin de poétiser les sculpteurs de tables, comme le recul du temps nous amène à le faire, il ne leur ménageait pas ses invectives les plus vives et j'ai mémoire d'une algarade épique à ce sujet à l'adresse de notre camarade Pierre Bastide, mort pour la France pendant la Grande Guerre :

« Graver (il prononçait *gruver*) son nom sur une table (il prononçait *tèble*), lui disait-il, est une chose qui s'est faite et qui se fera toujours ; mais le graver en lettres d'un centimètre de profondeur (comme c'était le cas) est le fait d'un élève impertinent et paresseux parce que... et parce que... etc., etc. »

La rigueur de ses décisions égalait leur justice. Il ne les réservait pas aux seuls élèves et les professeurs en avaient leur part ; mais tout disparaissait dans le privé. Il adorait les siens. Père d'un garçon laborieux, notre camarade René, et deux filles, il leur faisait faire beaucoup de gymnastique ; mais il n'admettait la pratique des sports pendant l'année scolaire que pour la santé seulement. C'est ainsi que le rugby naissant et la bicyclette devaient, d'après lui, se limiter à des plaisirs de vacances.

Ami des choses de l'esprit, il fut à Bergerac l'un des fondateurs de la Société littéraire et artistique, qui subsiste encore : il trouvait dans ses professeurs une pépinière de conférenciers.

Muté en 1906 à Auxerre, au regrets de tous, il est remplacé par M. Rodier.

M. RODIER, principal

Il n'a pas su profiter de la facile succession de M. Morisset puisque, dès sa venue, la discipline se relâche au collège avec l'essai infructueux des nouvelles théories d'enseignement et de direction qui font leur apparition.

C'est pourtant un esprit fort distingué (agrégé d'histoire naturelle) mais trop

(1) Voir le 15^e Bulletin (1943), p. 28.

faible pour l'administration d'un établissement. Fort heureusement, son amitié personnelle avec le Recteur, M. Raymond Thamin, lui épargna bien des ennuis.

D'un jeu renouvelé de l'empereur romain Domitien (si l'on en croit Suétone), il avait la manie d'écerveler des mouches, pour la plus grande joie de M. Lalesque.

Pendant une grave maladie du professeur de 6^e, il n'hésita pas à faire lui-même cette classe. Mais sa pédagogie n'était pas à la portée des jeunes élèves et lorsque revint ce bon M. Pucheu, il était temps.

Avec le recul des années, la personne de M. Rodier disparaît devant celle de son successeur, M. Vieussens. Pourtant, c'était certainement, malgré que ses élèves en errent, une manière de brave homme.

M. Paul VIEUSSENS, principal.

Lorsqu'il arrive de Rodez, en 1910, l'ordre et la méthode reviennent dans la maison ; la discipline est vite rétablie et, grâce à lui, le collège connaît une époque florissante, tant pour les effectifs que pour les succès aux examens.

Son nom a été souvent évoqué dans nos *Bulletins* (1) et particulièrement au sujet de son rôle universitaire très brillant en 1914-1918. Parmi de vieux papiers de cette époque, il a été retrouvé un petit poème musical imprimé en 1916 chez MM. Giraudel et Sorbier, à Bergerac, sous le titre de *Ouverture d'une fantaisie cyranesque*. Sonnet liminaire de Paul Chevassus, musique de Raymond Fourcade, lauréat du concours annuel d'harmonie de Paris. Les dessins à la plume sont signés J. L. Cette œuvre, vendue 1 franc au profit des blessés de l'hôpital temporaire n° 25 installé au collège, est dédiée à M. Paul Vieussens par ses deux élèves. C'est dire combien il était aimé.

Mais Bergerac devait le perdre : sa carrière le poussant, il est nommé à Rodez en avancement en 1917. Quelques temps avant sa mort, sa mauvaise santé l'a empêché de venir de Nice, où il s'était retiré, pour présider à Bergerac un de nos banquets.

Son fils, notre camarade Franck, ancien champion de course au 100 mètres, ancien footballeur de l'U.S.B., a promis de fêter avec nous à Bergerac le cinquantenaire de l'Amicale. Il sait quel souvenir nous gardons de son père qui est du reste, à ce jour, le seul ancien Principal nommé, après sa mort, membre d'honneur de l'Association.

M. Pierre BROUSSE, surveillant général (2)

Il a exercé ses fonctions pendant longtemps et avec beaucoup de cœur. Le collège, c'était sa vie ; il habitait au collège et en sortait rarement.

Tous les *satisfecit*, les carnets hebdomadaires, les fiches de retenue, les bulletins trimestriels, les carnets scolaires étaient écrits de sa main. Il rédigeait aussi l'emploi du temps et même le palmarès de sa fine écriture ronde.

(1) Voir les 17^e Bulletin (1945), p. 39 ; 24^e Bulletin (1952), p. 19 ; 25^e Bulletin (1953), p. 17.

(2) Voir le 14^e Bulletin (1942), p. 16.

C'était le « pot de fer », tout le monde le sait bien depuis une fameuse allusion à la fable de La Fontaine à propos d'une question de discipline. En toutes circonstances, il stimulait notre ardeur au travail en répétant inlassablement : « Ne perdez donc pas de temps ! »

Mais que n'aurait-il pas fait pour nous ? La bonté était sa vertu cardinale.

Témoin la peine avec laquelle nous l'avons vu dresser pieusement le Livre d'or du collège pour 1914-1918 et pleurer sincèrement la mort de tant de jeunes gens qu'il avait connus. M. Galand parle non sans raison de sa complaisance et de son dévouement.

Sa sympathique silhouette, avec ses fortes moustaches, reste dans toutes nos mémoires. C'était aussi un bon père et un bon époux.

M. André DESPLAT

A l'économe Laplace (1), avait succédé M. Frérot, qui habitait rue de la Hallebarde. Il n'avait pas l'accent du pays, mais il appréciait fort bien les bons vins de Bergerac. En 1907, il est remplacé par M. André Desplat, professeur de 8^e, qui devient en même temps professeur de mathématiques du premier cycle. Il conservera longtemps ces deux fonctions.

Il savait bien enseigner et nous lui sommes tous bien reconnaissants de nous avoir fait passer le « pont aux ânes » en vers :

Et l'hypoténuse
Si je ne m'abuse
Est égale au carré
Des deux autres côtés.

En arithmétique, dont il nous dévoilait les arcanes, il nous mettait en garde d'additionner imprudemment et ensemble des ânes, des chiens, des carottes ou des navets, comme certains ne manquaient pas de le faire. Certes, nous l'avons caricaturé comme bien d'autres professeurs (2) et, comme eux, il a évidemment eu son surnom ; lorsque nous n'arrivions pas à trouver la solution, il s'écriait : « Ce n'est pas bien *mariol* ! » Et le nom lui est resté. Ce n'était pas méchant.

Très laborieux, il a fait face avec succès à l'éducation d'une nombreuse famille, à une époque où les allocations familiales n'existaient pas. Il a eu la douleur de perdre l'an dernier son fils aîné, notre camarade René, dans un accident violent ; dans cette circonstance, il a trouvé l'affection sincère et unanime de tous ses anciens élèves.

Actuellement en retraite à Bergerac, il prend fidèlement part à nos banquets annuels. Dans l'honorariat, il a conservé sa vocation de professeur puisqu'il passe ses loisirs à résoudre chaque jour des problèmes d'algèbre ou de géométrie.

C'est dire qu'il porte très allègrement son grand âge, ce qui retardera longtemps, nous l'espérons, sa rentrée dans la légende du collège.

Nous l'aimons bien.

(1) Voir les 10^e Bulletin (1937), p. 39, et 17^e Bulletin (1945), p. 52.

(2) Voir le 28^e Bulletin (1956), p. 12.

André GALAND, professeur de 3°.

Une grande figure et un grand maître (1). Dans le premier cycle, avec lui, la classe de 3° comptait double, si l'on peut dire, parce qu'elle aidait à franchir les marches du baccalauréat.

M. Galand avait le don de nous intéresser en nous faisant travailler agréablement. C'est ainsi que pour combattre l'esprit individuel né des compositions scolaires, il partageait ses élèves en deux groupes (Victor Hugo et Pasteur) pour développer l'esprit d'équipe. Chaque note de devoirs ou de leçons entrait en ligne de compte ; elles étaient totalisées mensuellement et la section atteignant le plus grand nombre de points était proclamée la gagnante.

Il marquait au tableau noir le nombre exact de fois où il relevait la faute d'orthographe du verbe apercevoir écrit avec deux p. Il dressait aussi minutieusement le plan des Enfers au fur et à mesure de la traduction du livre VI de l'*Enéide* de Virgile : « *Ibant obscuri sola sub nocte per umbram...* »

Ses cours de littérature étaient pleins d'intérêt ; il soulignait notamment que, dans la langue d'oïl, le français n'était rien d'autre que le dialecte de l'Île-de-France, dont la prédominance définitive était due à des causes politiques. En somme, une sorte de patois qui aurait réussi.

Et surtout, il faisait tout pour nous faire aimer la poésie, non seulement en nous lisant beaucoup de vers, mais aussi en nous lançant dans des compétitions rimées. D'ailleurs, plusieurs d'entre nous ne s'en tiraient pas trop mal pour enfourcher Pégase, mais, chez la plupart, la Muse fragile a été vite étouffée par la préparation des examens. Victor Hugo restait pour lui le plus grand poète français et j'ai mémoire de sa brillante conférence faite à ce sujet pour notre vieille société bergeracoise ayant pour titre : « Hugophobes ou Hugolâtres ».

Il créa en 1898 le fameux Livre d'or illustré de la classe de 3°, tenu à jour avec amour, pendant plus de 30 ans, jusqu'en 1928, et dont l'Amicale a reçu de ses mains le dépôt sacré le 10 décembre 1944 (2).

Il avait su garder contact avec ses anciens élèves en les guidant notamment dans leurs lectures en sa qualité de bibliothécaire de la ville de Bergerac et, pour quelques-uns qui lisaient alors passionnément *Comædia*, il fonda une société de théâtre d'amateurs : « Les Sans-Soucis », dont il fut le président.

Il mourut en 1950, dans le midi de la France, chez sa fille qui est mariée avec le fils de Paul Petit.

M. Jean JUNCA, professeur de seconde (3).

Pourquoi l'appelait-on Plaute ? Certainement pas à cause de son pays natal puisqu'il était originaire du canton de Pouyastruc (Hautes-Pyrénées).

Sa classe, il la faisait avec conscience, mais avec monotonie, avec l'accent du terroir, en prononçant tous les pluriels, que ce soit des articles, des adjec-

(1) Voir les 16° Bulletin (1944), p. 25, et 24° Bulletin (1952), p. 19.

(2) Voir les 17° Bulletin (1945), p. 34.

(3) Voir les 10° Bulletin (1937), p. 37, et 16° Bulletin (1944), pp. 22 et 26.

tifs, des noms ou des verbes. Français, latins ou grecs, il disait les vers sur un ton monocorde et sans vie, en disloquant alexandrins, hexamètres ou pentamètres. Qui ne se souvient de la *Légende des siècles*, du *Mariage de Roland* :

Il dit — et déracine — un chêne
Sire Olivier — arrache un orme — dans la plaine
.....
Et maintenant buvons car — l'affaire était chaude
C'est ainsi que Roland épousa la — belle Aude.

ou encore de Virgile :

« *Tityre, tu . . . patulae re-cubans sub teg-mine fagi
Silvestrem te-nui musam me-ditaris a-vena
Nos pa-triae fines... »*

Pendant certaines heures de grec, les élèves de la section B allaient en permanence dans la même classe. Ils ne furent pas longtemps sans remarquer que lorsque M. Junca interrompait une explication pour demander le temps d'un verbe, c'était, en général, l'aoriste second et ils ne manquaient pas de le dire.

— Taisez-vous, vous ne faites point de grec !

Mais ce n'en était pas moins souvent l'aoriste second, alors que les hellénistes en herbe ne l'avaient pas trouvé !

M. Junca était le gendre de M. Welty, professeur d'allemand. Il éleva avec soin et très dignement ses enfants. C'était un homme de devoir.

M. Paul PETIT, professeur de première (1).

Si Paul Petit nous était conté... Oui, mais comment conter Paul Petit ? Paul Petit, qui occupa un poste au collège pendant toute sa carrière et fonda l'Association ?

Né à Bergerac, se sentant seulement lui-même à Bergerac, ce n'est qu'à Bergerac qu'il a voulu vivre et mourir, au point de renoncer à tout avancement administratif. Ne refusa-t-il pas, vers 1912, des fonctions avantageuses et flatteuses à Saint-Germain-en-Laye, offertes par son ancien maître, l'inspecteur général Bompard, à la suite d'une inspection de sa classe au collège, inspection particulièrement brillante pour lui ?

S'il tenait fermement la discipline pendant ses cours, on se souvient aussi des imprécations comiques qu'il poussait parfois avec colère, criant comme Isaïe cent fois les mêmes choses pour qu'on les entende une fois :

« Quels sont ces élèves fantoches, inertes et passifs ? »

« Vous devez prendre (des notes), apprendre et comprendre, mais autant en emporte le vent », ce vent sur les aîles duquel il prétendait écrire comme il avait l'impression de bâtir aussi sur le sable en nous faisant la classe.

Et, fatigué souvent de professer, il aurait préféré, disait-il avec beaucoup

(1) Voir les 10^e Bulletin (1937), p. 38 ; 11^e Bulletin (1938), p. 41 ; 24^e Bulletin (1952), pp. 18 et 29 ; 26^e Bulletin (1954), p. 23.

de sérieux, « vendre du buis le jour des Rameaux ou encore chanter comme le camelot sur l'air de la femme sensible :

Dans les jours de grande chaleur
J'promèn' le toutou à ma sœur
Et dans les jours de désespoir,
J' vends des trous pour les écumoières.

ces mêmes écumoières auxquelles il comparait souvent nos mémoires.

Puis ses exhortations paternelles et individuelles de poursuivre nos études sans bruit, avec un effort continu, se terminaient toujours par cet alexandrin :

De chemin, mon ami, suis ton petit bonhomme.

Mais il savait aussi exprimer poétiquement sa lassitude en rêvant, pour se balancer dans l'azur, d'être cîme d'arbre, d'un de ces arbres du Jardin Perdoux qu'il voyait du haut de sa chairé par la fenêtre de sa classe.

C'est avec lui que nous nous sommes *frottés* aux belles lettres et personne n'a oublié, en latin, quand il chassait de nos versions les contre-sens idiosyncrasiques, que : *certe* = ce qui est sûr, c'est que (en grec *yoûv*) ou encore que *nisi* = au cas où... ne..., etc.

En français, la gamme est plus riche encore et ses formules ou ses exemples à l'emporte-pièce sont nombreux. Evoquons au hasard ce qu'il disait de la *préciosité* : en se distinguant on se singularise, en se singularisant on se ridiculise et le fin du fin devient la fin des fins ; du *héros cornélien* : il veut ce qu'il faut et fait ce qu'il veut. Pour le *romantisme*, c'était J.-J. Rousseau mettant du vert dans la littérature, ce qui donnait envie à Voltaire de marcher à quatre pattes et de manger de l'herbe. Puis c'était Vigny, enfermé dans sa Tour d'ivoire, ou encore Musset, portant son cœur en écharpe... Enfin, pour les poètes *décadents*, il terminait par ces vers :

Après Jean Moréas
Hélas !
Mais après René Ghil le Superbe
Mer(b)e.

Comme on le voit, il aimait les mots par à peu près et les calembours ; il recherchait les jeux d'esprit (1). Et chez lui, le professeur émergeait toujours : il ne causait pas, il dissertait et, pour un renseignement, il donnait un enseignement. S'il posait une question difficile, il promettait à qui lui répondrait une boucle de ses cheveux, chose évidemment très rare compte tenu de sa calvitie.

La correction de nos devoirs était assez irrégulière chez lui puisqu'il fallait souvent l'en prier ; alors il s'y mettait, au point de porter une fois un paquet de copies à un candidat qui était déjà dans le train partant pour Bordeaux, la veille du baccalauréat ! Ces petites paresse ne l'empêchaient pas pour nous aider d'organiser chez lui des cours de vacances destinés à ceux qui échouaient en juillet ; selon le temps, les cours avaient lieu soit dans sa minuscule salle à manger, soit dans le jardin sous la tonnelle.

S'il aimait les bonnes choses de la vie, les cartes, les apéritifs, la bonne

(1) Un souvenir entre mille : En classe, à notre camarade Boudenot : « Allons, M. Boudenot, prenez donc quelques bouts de notes... »

chère (trop gourmet pour être gourmand), le tabac (il disait en montrant une cigarette : « C'est le seul plaisir que je puisse m'offrir 40 fois par jour »), il était bon père de famille et adorait ses enfants, dont il était justement fier. Pendant la guerre de 1914-1918, il lisait à ses élèves les lettres de son fils Georges qui avait quitté le collège et qui combattait devant Vauquois, en Argonne.

Plus tard, ce même fils, au retour d'une mission d'études à Madagascar, avait raconté son voyage au cours d'une conférence. Les félicitations ayant afflué, Paul Petit, pastichant un auteur du XVIII^e siècle, publia ce quatrain dans les journaux locaux :

Vous avez bien l'obligeance
Et je dois vous en remercier
Je n'ai pas fait la conférence
Mais j'ai fait le conférencier.

Il fit lui-même de très brillantes conférences et j'ai souvenir d'une très belle causerie sur l'amitié qu'il dédia à ses anciens élèves qui avaient fondé à Bergerac le cercle Philos. Mais pour en terminer avec ses quatrains, voici celui dont il me gratifia (renouvelé du reste d'un distique de Catulle Mendès écrit pour l'album Mariani) lorsque je lui succédai au secrétariat général de l'Association :

Messieurs, il faudrait que je busse
Beaucoup de verres de coca
Sans contredit, pour que je pusse
Avoir le zèle que Coq a.

A l'inverse de Cyrano (cric-crac), il savait laisser l'accent de Bergerac pour réciter des vers (qu'il disait admirablement) avec un accent corrigé. Cet incontestable talent n'avait d'égal que son style impeccable, car il écrivait dans une langue aussi admirable qu'inimitable ; et pourtant sa formule était d'exprimer non pas les idées de tous dans le langage de quelques-uns, mais les idées de quelques-uns dans le langage de tout le monde.

Ami personnel de Mounet-Sully, il en a longuement parlé (1). Mounet-Sully lui avait donné la primeur à Garrigues de la lecture de *La buveuse de larmes*, un mélodrame dont il était l'auteur. C'était franchement mauvais et, racontait-il, bien que ce fût le doyen de la Comédie Française qui lise, il était littéralement guédé et en avait assez.

Enfin, c'était un sportif, passionné de rugby et un véritable athlète. Il fit un jour la planche au-dessus du vide sur la terrasse du château de Beynac, à la grande stupéfaction du guide qui en parlait encore après dix ans. Et en feuilletant les pages jaunies de *La Petite Gironde*, on trouve, au 5 janvier 1942, ces lignes sous la signature de Louis Dubrac, un ancien élève :

« Je n'étais encore qu'un potache de 4^e qui s'évadait rapidement du collège dès la « cloche de 4 heures lorsque Paul Petit m'adressa pour la première fois la parole... pour « me donner une leçon de natation. C'était à la cascade du Caudeau, un lieu de baignade de la banlieue bergeracoise, où des dizaines de gamins venaient se tremper dans « une eau claire et presque glacée. Magnifique athlète, Paul Petit était l'objet de notre « admiration. Ses plongeurs, ses sauts périlleux, sa nage souple et rapide étaient pour

(1) Voir le 10^e Bulletin (1937), p. 29.

« nous, les tout jeunes, des exemples que nous n'égalâmes jamais. Après la baignade, il « nous parlait, donnait des conseils, soulignait les beautés de la plaine bergeracoise, nous « indiquait les coins des bois voisins où il fallait faire ample récolte de cèpes. Quelques « années plus tard, j'étais son élève. Je retrouvai le sportif qui, à pieds joints, sautait « dans sa chaire où il avait placé sa chaise d'un bras tendu impeccable. »

La retraite ne lui a pas été douce. La maladie terrible et implacable dont il a souffert l'a lentement, mais inexorablement, terrassé. « Il en a ainsi plu aux dieux » disait-il (*inta deis placint*), avec un moral admirable qu'il garda jusqu'à la fin (1). Sa seule, mais pure joie, n'était plus que de voir la lumière du jour. Et si les aspérités de son caractère étaient devenues difficiles à ceux qui l'ont approché dans les dernières années de sa vie, nous devons l'en excuser en raison de ce que nous lui devons.

M. Pierre SIREYGEOL, professeur de philosophie

Dénoté « le vieux noir » à cause de sa forte barbe et de ses cheveux, ce professeur de philosophie garda ce surnom même après qu'il eût blanchi (2).

Il était aussi chargé des cours de morale du premier cycle. Pour différencier l'amour et l'amitié, il avait recours au langage des fleurs, comparant l'amour au lilas et l'amitié à la bruyère (la fleur qui passe et celle qui ne meurt pas). Il aimait aussi, en parlant des métiers, évoquer l'impuissance d'un horloger devant le fer rouge battu sur l'enclume et l'embarras du forgeron devant les rouages d'une montre. Pour expliquer « être et paraître », il citait l'homme qui a une montre et pas de chaîne et celui qui a une chaîne et pas de montre, etc.

Mais en philosophie, ses cours étaient solides et, bien que faits d'une voix triste, ils arrivaient à être intéressants. Il considérait les philosophes ses élèves comme de vrais étudiants ; rendait des devoirs qui voulait et n'étaient interrogés que ceux qui le désiraient.

Il était légèrement *chahuté* : « Il y a ici un élève indigne, s'écria-t-il un jour lorsqu'il comprit que la fumée et l'odeur intolérables qui se répandaient dans la classe provenaient d'une gomme qui avait été collée à l'envers du couvercle du poêle.

Ses deux fils, Pierre et Jean, ont fait leurs études au collège. Il a pris sa retraite à La Bachellerie, dont il était originaire et où il est décédé.

Comme on l'a dit de tant de refoulés, il portait ses roses en dedans.

M. Léon PEYROT, professeur de philosophie (3)

Venu de la Corrèze où il était principal d'un établissement en régie, il arriva à Bergerac en octobre 1914, lorsque le collège était installé à l'Hôtel de Ville. On lui donna pour faire sa classe la salle du Conseil d'administration de la Caisse d'Épargne.

Méthodique et loin d'être confus, il enseignait la philosophie — ce qui est très rare — dans un langage simple, avec des mots français courants, sans jamais avoir recours au jargon des termes nouveaux. Il dictait son cours

(1) Voir le 13^e Bulletin (1941), p. 34.

(2) Voir le 10^e Bulletin (1937), p. 38.

(3) Voir le 16^e Bulletin (1944), p. 26.

— et d'aucuns critiqueront cette manière — mais pourtant il est certain que les élèves qui possédaient bien ce texte dicté avaient la certitude de faire à l'examen une dissertation philosophique convenable. Que peut-on demander de mieux ?

De petite santé, il prétendait toujours avoir eu toutes les maladies dont on pouvait lui parler. Son esprit était toujours en éveil. Pendant une cure thermale au Mont-Dore, il se garda bien de jouer au Casino, mais il étudia de très près le jeu de boule pour démontrer l'impossibilité de toute martingale et la certitude quasi absolue de gain en faveur de la direction des jeux.

Il passait ses vacances dans sa famille à Sigoulès ; il savait combien de pas ou de coups de pédale de bicyclette séparaient sa maison du bourg d'un pigeonnier qu'il possédait sur une propriété rurale.

C'est à ce naturel d'ordre particulier de ne rien laisser au hasard qu'il devait sa réussite, puisqu'il s'était fait lui-même ; employé de commerce à l'âge de 13 ans, il a préparé seul ses diplômes au-delà de la licence puisqu'il fut même admissible à l'agrégation de philosophie.

Pendant sa retraite qu'il prit à Bergerac, il fut l'archétype de ces professeurs amis de leurs anciens élèves. Il recherchait notre compagnie et nous aimait autant que nous l'aimions.

Son petit-fils, Jean Plaze, est mort pour la France dans le maquis lors de la libération du département de la Dordogne.

M. SECHERESSE, professeur d'anglais (1)

Il avait un surnom. On l'appelait « Pipel », ce qui n'avait rien d'injurieux et provenait uniquement des exercices de prononciation anglaise.

La salle de classe servait également de classe de musique pour les grands. Aussi était-elle meublée d'un piano droit. Ce n'est pourtant pas la raison pour laquelle, voulant enseigner l'anglais par la joie, il faisait chanter ses élèves.

Très sensible aux discours de nouvel an en usage fin décembre, avant la sortie de Noël (2), il remerciait par des lectures fort amusantes et admirablement choisies.

Il est resté à Bergerac jusqu'à sa retraite, étant fixé là auprès de sa femme qui était directrice de l'école des filles de la rue Saint-Esprit.

Doux, bon et timide, il a laissé aux générations de ses élèves un aimable souvenir.

M. Edouard WELTY, professeur d'allemand (3)

On pourrait rappeler beaucoup de faits (4) sur le « Père Contugne », ainsi nommé parce qu'en passant d'un élève à l'autre pour la lecture des textes, il disait : « Continuez, M. Untel ». Et il prononçait : *contugne*. Riche en surnoms, c'était aussi le « vieux Welche », en raison de son origine alsacienne. Il n'a jamais pu prononcer *cuisine*, mais *cuisine*.

(1) Voir le 16^e Bulletin (1944), p. 27.

(2) Voir le 16^e Bulletin (1944), p. 33.

(3) Voir les 10^e Bulletin (1937), p. 39, et 16^e Bulletin (1944), p. 27.

(4) Voir les 14^e Bulletin (1942), p. 16, et 19^e Bulletin (1947), p. 37.

Quel tumulte en sa classe les jours de conversation dans la langue. Si c'était par exemple : la gare, les uns étaient les voyageurs, d'autres les employés. Les tables représentaient les wagons, les sacs et les serviettes les bagages ; c'étaient des cris perçants pour le sifflet de la locomotive, les billets se tamponnaient bruyamment, mais il n'en sortait pas de grands résultats.

Fort myope et croyant accorder des heures d'exemption, on lui faisait signer à son insu, et entre autres choses, des certificats humoristiques qui tournaient à sa confusion.

Le jeudi, il donnait chez lui des leçons particulières (il habitait rue du Pont-Saint-Jean) et, là encore, c'était motif à désordre jusque dans son domicile ; un jour, un vase placé sur une colonne fut cassé dans son vestibule :

« En fin de compte, dit-il au Principal, ils m'ont cassé une potiche (il prononçait *bôôôtisch*) ».

Nous étions de vrais garnements.

M. Daniel BOSMORIN, professeur d'allemand (1)

Si Taniel Posmorin (comme il se plaisait à prononcer à l'allemande) nous a appris très peu de choses de la langue de Goethe, la faute en est à l'échec et même aux méfaits de la méthode directe qui faisait prime à ce moment-là. Il est clair que sans un vaste vocabulaire et sans une solide syntaxe, on ne connaît à peu près rien d'une langue étrangère. Or, déjà les tableaux Delmas et la grammaire Otto étaient remisés au rang des accessoires périmés. Le système nouveau préférait nous laisser apprendre des mots en écoutant le professeur parler continuellement en allemand ou apprendre la grammaire dans un livre entièrement rédigé en allemand ; c'est dire que nous n'y comprenions à peu près rien.

Par contre, M. Bosmorin savait admirablement donner à ses élèves l'accent et la prononciation, ce dont chacun de nous a eu la preuve par la suite, dans la vie.

Comme tout le monde, il avait ses travers et ses bons côtés. Il n'admettait pas qu'on lui demande, par exemple, si les nids des cigognes construits sur les cheminées n'empêchaient pas la fumée de sortir, mais en revanche quel conteur de belles anecdotes il était au moment où il s'apercevait que nos jeunes esprits devaient se délasser. Que de belles aventures il a su faire revivre pour nous, ayant pour théâtre soit la ville de Bonn, où il avait fait des séjours en Allemagne, soit encore et surtout le Cap Ferret où, en bon Bordelais, il passait fidèlement les étés.

Il quitta Bergerac pour une chaire au collège Champollion à Figeac.

M. Marcel HELDT, professeur d'allemand (2)

Ancien maître répétiteur au collège en 1897 et revenu plus tard comme professeur, ses élèves ont conservé de lui des souvenirs très différents. Jamais, en effet, on ne connut de maître plus renchéri.

(1) Voir les 17° Bulletin (1945), p. 49, et 24° Bulletin (1952), p. 18.

(2) Voir le 24° Bulletin (1952), p. 19.

Spécialiste de l'art nautique, il faisait habilement du canot à voile sur la Dordogne ; lettré — certes — il a produit quelques études fort intéressantes et publié des traductions assez recherchées. Musicien, à la fois *musikalisch* et *musikant*, comme disent les Allemands, il était féru de Wagner.

Mais son acte de foi, c'était surtout et avant tout la *kultur* germanique en laquelle il croyait sincèrement et aveuglément au point d'avoir inscrit sur les registres de l'état-civil un de ses fils sous le prénom de Fritz.

L'âme romantique, malade et triste, il prétendait faire litière des fureurs de la mode ; pourtant, ses vestons étaient du bon faiseur et l'hiver il se couvrait d'un manteau en peau d'ours, suprême élégance en ce temps-là.

Bien qu'affichant des idées assez avancées — pour son époque (1) — il était cependant, et sans doute à son insu, très imprégné encore d'un solide vernis bourgeois. Par exemple, en ce qui concerne la théorie de l'Etape, ayant fait en 1903 l'objet d'un roman à thèse de Paul Bourget :

« Que venez-vous faire au collège ? Et pourquoi vous obstiner à vouloir entrer dans l'élite de la société ? » disait-il à quelques élèves moyens pour lesquels le rideau ne s'était pas encore levé. Edmond Rostand, qu'il n'aimait pas, n'avait-il pas écrit à ce sujet :

« Sait-on à quel moment au juste le dieu passe ? »

C'était, en somme, assez malveillant de la part d'un professeur, puisque, fort heureusement pour eux, bon nombre de ceux dont il doutait ont fait de très honorables carrières.

Il ne leur a pas été donné de le lui faire reconnaître parce qu'il a passé comme un météore dans le ciel du collège sans laisser savoir où il a terminé sa carrière et sa vie.

M. Maurice COLLE, professeur d'allemand (2)

Très estimé de ses élèves et de ses collègues, il a laissé à Bergerac un excellent souvenir. Mais, parvenu jeune à l'agrégation, il est rapidement parti vers les grands lycées.

Malgré tout, ce trop bref séjour dans notre ville a été marqué d'un caillou blanc, puisqu'il y a pris des attaches locales en épousant la fille de M. Secherresse, professeur d'anglais ; mariage universitaire s'il en fut.

M. Colle, qui est actuellement en retraite à Bordeaux, suit avec intérêt les candidats au baccalauréat bergeracois. Il assiste à leurs examens oraux et les encourage de sa présence et aussi moralement. Il est un des rares survivants de cette période du collège que nous faisons revivre.

Robert COQ.

*

**

NOTE. — L'abondance des matières oblige à arrêter ici cette revue rétrospective. Si les camarades y trouvent un intérêt, elle sera continuée et terminée l'an prochain, dans le XXX^e Bulletin.

(1) Il faisait des conférences dans des cercles ouvriers.

(2) Voir le 24^e Bulletin (1952), p. 19.

Situation financière au 31 décembre 1956

ACTIF

DISPONIBLE

C. C. P. Limoges 367.52	9.882 »	
Caisse d'Epargne	38.301 »	
Numéraire en caisse	288 »	
	48.471 »	

Sous déduction d'un compte débiteur au Crédit Commercial de France	34 »	
	48.437 »	48.437 »

RÉALISABLE

Valeurs mobilières	218.000 »	218.000 »
------------------------------	-----------	-----------

IMMOBILISÉ

Immeuble n° 61, av. de Verdun, Bergerac . .	1 000.000 »	1.000.000 »
		1.266.437 »

PASSIF

Actif au 31 décembre 1955	1.220.818 »	
Gain de l'exercice 1956	45.619 »	
	1.266.437 »	1.266.437 »

COMPTE DE GESTION (année 1956)

RECETTES

1° Disponible au 31 déc. 1955		46.218 »
---	--	----------

2° Revenus ordinaires :

Cotisations	9.300 »	
Bulletins	49.400 »	
Dons	12.090 »	
Loyer	60.000 »	
Intérêts	3.310 »	
Vente de titres	163.743 »	
	297.843 »	297.843 »

344.061 »

DÉPENSES

Distribution des prix	9.640 »
Entretien du caveau Augiéras	1.000 »
Assurances	2.437 »
Impôts	15.320 »
Taxe à l'habitat	1.372 »
Frais de bureau	4.600 »
Bulletin	58.930 »
Frais bancaires	575 »
Fête annuelle	6.625 »
Frais de réception	1.000 »
Fleurs et couronnes	2.000 »
Secours	1.500 »
Don aux Epis	1.000 »
Achat de titres	189.625 »
	295.624 »

Disponible au 31 décembre 1955	48.437 »	48.437 »
	344.061 »	344.061 »

RÉSULTATS

Excédent de recettes..	2.219 »
Plus-value des titres..	<u>43.400 »</u>
Gain de l'exercice.	45.619 »

RELEVÉ DES TITRES déposés au Crédit Commercial de France

Valeur au 31 décembre 1956

3 Progil 6 % 1956	29.500 »
3 Electricité et eaux de Madagascar 6,75 % 1951 à 10.000 fr.	28.500 »
16 obligations Crédit National 5 % 1956 à 10.000 fr.	<u>160.000 »</u>
	218.000 »



Adressés :

du *Président* : Docteur Pierre ROUSSEAU, n° 10, boulevard Maine-de-Biran, à Bergerac. Tél. n° 21.

du *Secrétaire général* : Robert COQ, n°s 103-105, rue Valette, à Bergerac. Tél. n° 472.

du *Trésorier* : Jean BARTHE, n° 3, rue de Coulmiers, à Bergerac.



Réunion du Conseil d'Administration

Le samedi 12 octobre, à 18 heures, n° 25, rue Saint-Esprit, à Bergerac.

Présents : Bardon (Henri), Barthe, Brassem (Georges), Coq, Delpérier (André), de Madaillan (Pierre), Pucheu, Rousseau (Pierre), Védrières.

— On adopte après lecture et sans modification le procès-verbal de la dernière séance du 13 octobre 1956.

— Le 28° *Bulletin* a paru le samedi 3 novembre 1956 et, après présentation du manuscrit par le Secrétaire général, le texte du 29° *Bulletin* est approuvé.

— On règle l'ordre du jour de l'Assemblée générale et le programme de la fête annuelle du dimanche 24 novembre 1957.

— Le Trésorier présente la situation financière arrêtée au 31 décembre 1956. On constate que la trésorerie de l'Amicale est saine.

— Un avenant a été signé pour couvrir à sa valeur de reconstruction l'immeuble de l'Association, n° 61, avenue de Verdun à Bergerac, en cas d'incendie.

— Le tombeau de la famille Augiéras sera fleuri pour le 1^{er} novembre 1957.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DU SUD-OUEST (H. TRILAUD ET C¹^o) BERGERAC

Dépôt légal du 4^e trimestre 1957 (N^o 461)

CE BULLETIN EST TIRÉ HORS COMMERCE
A SIX CENTS EXEMPLAIRES RÉSERVÉS
AUX SEULS MEMBRES DE L'ASSOCIATION
